

Outils de la langue et de l'analyse littéraire

Les registres

----- Exercices supplémentaires

Exercice 1 Quels sont les registres employés dans les passages suivants. Justifiez votre réponse.

a) C'était le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle... Je dois me souvenir du lieu, je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux.

Jean-Jacques Rousseau, *Confessions I*, 1765-1767.

b) Gorju, en bourgeron bleu, une cravate autour des reins, exécutait les mouvements d'une façon automatique. Sa voix, quand il commandait, était brutale. – « Rentrez les *ventres* ! » Et tout de suite, Bouvard, s'empêchant de respirer, creusait son abdomen, tendait la croupe.

Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1881.

c) Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler.

Voltaire, *Candide*, 1759.

Exercice 2 Après avoir caractérisé le genre littéraire de chaque extrait et l'avoir daté, identifiez le registre commun à ces textes et caractérisez-le dans chacun d'eux.

Extrait A

Le Grec Diomède, fils de Tydée, combat les Troyens.

Il courait à travers la plaine, semblable à un fleuve furieux et débordé qui roule impétueusement et renverse les ponts. Ni les digues ne l'arrêtent, ni les enclos des vergers verdoyants, car la pluie de Zeus abonde, et les beaux travaux des jeunes hommes sont détruits. Ainsi les épaisses phalanges des Troyens se dissipaient devant le Tydéide, et leur multitude ne pouvait soutenir son choc.

Et l'illustre fils de Lykaon, l'ayant aperçu se ruant par la plaine et dispersant les phalanges, tendit aussitôt contre lui son arc recourbé, et, comme il s'élançait, le frappa à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse. Et la flèche acerbe vola en sifflant et s'enfonça, et la cuirasse ruissela de sang. Et l'illustre fils de Lykaon s'écria d'une voix haute :

– Courage, Troyens, cavaliers magnanimes ! Le plus brave des Achéens est blessé, et je ne pense pas qu'il supporte longtemps ma flèche violente, s'il est vrai que le Roi, fils de Zeus, m'ait poussé à quitter la Lycie.

Homère, *Illiade*, Chant 2, VI^e siècle av. J.-C.

Extrait B

Le prince André à Austerlitz.

Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le prince André qui sentait des sanglots de rage et de honte lui monter à la gorge, sautait de cheval et se précipitait vers le drapeau.

– En avant ! mes enfants ! cria-t-il d'une voix perçante, enfantine.

« Voici le moment ! » se dit-il en saisissant la hampe du drapeau, et il entendit avec délice le sifflement des balles, évidemment dirigées contre lui. Quelques soldats tombèrent.

– Hourra ! s'écria le prince André, maintenant avec peine dans ses mains le lourd drapeau, et il fonça, absolument certain que tout le bataillon le suivrait.

En effet, il ne fit seul que quelques pas. Un soldat, puis un autre le suivirent, puis tout le bataillon, au cri de « Hourra ! » se précipita sur ses traces et le dépassa. Un sous-officier saisit le drapeau qui, trop lourd, vacillait entre les mains du prince André, mais tomba aussitôt, frappé à mort. Le prince André reprit le drapeau et le traînant par la hampe, courut avec le bataillon. Il voyait devant lui nos artilleurs dont les uns se battaient tandis que d'autres abandonnaient les pièces et fuyaient, refluant vers lui ; il voyait aussi les fantassins français s'emparer des chevaux des artilleurs et tourner les canons contre les Russes. Le prince André et le bataillon n'étaient plus qu'à vingt pas des canons. Il entendait au-dessus de lui le sifflement ininterrompu des balles, et à sa droite et à sa gauche, des hommes tombaient en gémissant. Mais il ne les regardait pas, uniquement attentif à ce qui se passait devant lui, sur la batterie.

Léon Tolstoï, *Guerre et Paix*, 1865-1869.

Extrait C

Roland contre le Sarrazin.

La bataille est merveilleuse et générale.

Le comte Roland ne se ménage pas.

Il frappe de sa lance tant que la hampe résiste

Après quinze coups, il l'a brisée et perdue ;

Il tire Durendal, sa bonne épée, toute nue,

Il pique son cheval, il va frapper Chernuble.

Il lui brise le heaume où luisent des escarboucles,

Il lui tranche le corps et la chevelure,

Il lui tranche les yeux et la figure,

Le haubert blanc à la maille menue,

Et tout le corps jusqu'à l'enfourchure.

À travers la selle, qui est incrustée d'or,

L'épée est arrêtée dans le cheval,

Il lui tranche l'échine sans chercher de jointure,

Il l'abat mort dans le pré, sur l'herbe drue.

Après, il lui dit : « Misérable, vous vous êtes mis en route pour votre malheur ! »

La Chanson de Roland, XI^e siècle.

Extrait D

Pantagruel et ses compagnons sont attaqués par les Andouilles.

Les Andouilles attaquèrent Gymnaste et elles étaient en train de le terrasser méchamment, lorsque Pantagruel, accompagné de ses gens se précipita à vive allure à son secours. Alors, pêle-mêle, le véritable combat commença. Raclandouille raclait les Andouilles, Tailleboudin taillait les boudins. Pantagruel rompaît les Andouilles au genou. Frère Jean se tenait tranquille dans sa Truie, voyant et considérant tout, lorsque les Pâtés d'andouillette et de veau, qui étaient en embuscade, sortirent tous dans un grand vacarme et se dirigèrent vers Pantagruel. [...]

C'était pitoyable à voir. Le camp était recouvert d'Andouilles mortes ou blessées. Le conte dit que, sans l'intervention de Dieu, la génération andouillique aurait été tout exterminée par ces soldats culinaires.

Rabelais, *Le Quart Livre*, 1552.